

De Port-Royal à la Grâce-Dieu et au-delà...

Huit siècles d'histoire

Avoir commencé d'exister au temps du roi Philippe-Auguste, avoir traversé les siècles, être encore au service du Seigneur en ce début du troisième millénaire, c'est ce dont a fait mémoire, en l'année 2004, la communauté de l'abbaye cistercienne de N.-D. de la Grâce-Dieu au diocèse de Besançon en fêtant le huitième centenaire de sa fondation. Une fondation destinée à vivre une histoire dont on parle encore aujourd'hui : celle de l'abbaye de Port-Royal.

Pourtant, on le sait, ce monastère a été rasé en 1709 et les dernières religieuses dispersées par la volonté d'un roi à qui le rayonnement de l'abbaye portait ombrage. Oui, certes, mais pour que la belle réforme monastique mise au point par mère Angélique Arnauld puisse continuer à être vécue par une communauté vivante, le Seigneur a permis qu'un petit reste subsiste : les « Signeuses » qui se sont soumises à la volonté royale exprimée par l'archevêque de Paris. Sous le même habit blanc à la croix écarlate mais séparé de ses sœurs reléguées à Port-Royal des Champs en 1665, ce petit

groupe s'est fortifié et a continué à Port-Royal de Paris la même vie monastique réglée par les mêmes constitutions.

Presque cinq siècles d'histoire les précèdent. L'abbaye de Port-Royal a été fondée en 1204 dans la vallée de Chevreuse, non loin de celle des moines des Vaux-de-Cernay, et très rapidement intégrée dans l'ordre cistercien. La riche dame fondatrice, Mathilde de Garlande, épouse de Mathieu de Montmorency-Marly, fit construire le monastère et une église, petit joyau de ce XIII^e siècle gothique. Saint Louis fut, entre autres, un protecteur insigne de la jeune abbaye ainsi que saint Thibaud, abbé des Vaux-de-Cernay de 1235 à 1247. Au cours des siècles, les épreuves ne manquèrent pas : guerre de Cent ans et bien d'autres. Les guerres de religion laissaient à l'aube du XVII^e siècle une communauté en pleine décadence matérielle et spirituelle. C'est alors que tout allait changer.

Pour récompenser un fidèle serviteur des finances royales, une petite-fille de celui-ci, Jacqueline Arnauld, est nommée par Henri IV future abbesse de Port-Royal ; elle a 7 ans. Les événements se précipitent et c'est une fillette de 11 ans qui, le 29 septembre 1602, reçoit la bénédiction abbatiale des mains de l'abbé de Cîteaux. À l'époque, en France, cela n'est pas insolite. Jacqueline, devenue sœur Angélique, s'est préparée à devenir religieuse et abbesse ! La famille Arnauld a menti sur son âge pour obtenir les bulles de Rome mais elle se montre irréprochable pour assurer à cette abbaye une bonne gestion matérielle et un meilleur style monastique grâce à une prieure, excellente et sage religieuse.

À l'abbesse-enfant est dispensée la formation qui contribuera à faire d'elle plus tard la célèbre mère Angélique.

Elle a 17 ans lorsqu'une grâce de Dieu la saisit au plus profond de son être et la décide à prendre tout à fait au sérieux sa vie consacrée. Dans le sillage des décrets du concile de Trente, elle entreprend une

réforme à la fois exigeante et équilibrée qui fera de Port-Royal un pôle d'attraction spirituelle extraordinaire : Pascal, Racine, les Solitaires... Jusqu'à la fin tragique de 1709 pour Port-Royal des Champs.

À Port-Royal de Paris, la vie a continué. En 1789, c'est une communauté de 48 religieuses dirigées par une abbesse énergique, Mme de Cambise, qui affronte la Révolution. Les sœurs restent dans leur monastère malgré l'insécurité et se préparent discrètement à une expulsion qui sera effective aux premiers jours de septembre 1792. En petits groupes séparés mais toujours unis à leur abbesse, logés ici et là dans la capitale, elles restent fidèles, laborieuses et prudentes. Madame de Cambise meurt le 29 mai 1801, aussitôt remplacée lors d'une élection « selon les Règles ».

Enfin, le 13 novembre 1804, la communauté, dont dix-neuf membres sont décédés, peut se rassembler, d'abord rue de Picpus, puis rue Saint-Antoine, et plus tard rue de l'Arbalète. L'habit religieux, l'adoration perpétuelle, le titre abbatial retrouvent peu à peu leur droit d'existence. C'est alors qu'une jeune abbesse, remplie de bonnes intentions mais peu experte en affaires, achète un vaste immeuble, rue de Vaugirard, pour en faire un monastère doublé d'un grand pensionnat. Ce projet utopique ne peut se réaliser, il faut revendre. Où aller ? L'archevêque de Besançon, Mgr Mathieu, qui a été leur supérieur délégué à Paris, les invite à venir s'installer en Franche-Comté. L'abbesse refuse et part à Lyon avec un petit groupe qui aura une existence éphémère. Les autres, avec la prieure, arrivent à Besançon le 22 mars 1841 et s'installent rue du Chapitre sous le patronage de Notre-Dame de Consolation, une Vierge ancienne et vénérée dont la statuette ne les a jamais quittées.

Pour sauver sa réforme, mal acceptée par l'abbé de Cîteaux, mère Angélique, en 1627, était passée sous la juridiction de l'archevêque

de Paris ; trois cents ans plus tard, la communauté de Besançon désire retrouver sa place dans sa famille d'origine. En 1921, elle est officiellement réintégrée dans l'Ordre cistercien de la stricte observance.

À 30 km de Besançon, l'abbaye de la Grâce-Dieu, fondée en 1139 et repeuplée en 1844, a vu ses moines rejoindre en 1909, à l'abbaye de Tamié en Savoie, leurs frères qui avaient réoccupé cet ancien monastère racheté par eux en 1860.

Désireuses de quitter la ville, les moniales de Notre-Dame de Consolation acquièrent l'abbaye franc-comtoise en 1926 et s'y installent l'année suivante, heureuses de jouir d'un lieu plus propice à leur vie de silence et de solitude, un vallon qui rappelle si bien celui de Port-Royal.

Elles y resteront 82 ans. Mais au début du 3^e millénaire se pose la question de l'avenir. Les temps sont devenus difficiles, les jeunes vocations sont trop rares pour maintenir une activité spirituelle et matérielle avec toutes ses exigences et assurer aux sœurs aînées une vie conforme à leur vocation et à leur santé.

Quitter les lieux une fois de plus ? Mais la vie est faite de rebondissements ; elles en ont eu l'expérience au cours de leur longue histoire. Elles adhèrent donc avec confiance au projet d'une nouvelle communauté regroupant les sœurs de Belval, Igny, la Grâce-Dieu : Notre-Dame du Val d'Igny. Projet décidé, approuvé et sur le point de se réaliser en cette année 2011, alors que l'abbaye d'Igny achève de se rénover et de rendre les lieux communautaires plus fonctionnels.

Pour les sœurs de la Grâce-Dieu, comme pour les autres, c'est mourir un peu, mais l'essentiel demeure : continuer à vivre pour la Gloire de Dieu, au cœur de l'Église et du monde.

Et grande est la joie de savoir que dans la vieille abbaye du vallon franc-comtois la vie continue, ardente, abritant le studium des Jeunes Travailleuses Missionnaires de l'Immaculée. Venues des cinq continents, elles se préparent à y repartir pour porter en tous lieux la Bonne Nouvelle de Jésus-Christ. ■

De Gueric à Notre-Dame du Val d'Igny

L'abbaye cistercienne Notre-Dame d'Igny fut fondée par l'archevêque de Reims, Rainaud II de Martigny. Reconnaissant en effet envers Bernard de Fontaine, abbé de Clairvaux, d'avoir rétabli la paix dans son diocèse, le métropolitain fait donation en 1126 des biens immobiliers que l'Église de Reims possédait au lieu-dit « Igny », en vue d'y établir un monastère cistercien.

Les premiers moines arrivent de Clairvaux en 1128, sous la direction de Humbert, premier abbé. Ils trouvent un lieu correspondant à l'idéal cistercien de retrait du monde, propice à la fois à la prière et au travail agricole, avec des sources, des bois et des terres à cultiver. Largement dotée au départ par l'archevêque de Reims, l'abbaye d'Igny bénéficie, dans les années qui suivent, de nouvelles donations de la part de l'archevêque lui-même, ainsi que des seigneurs de la région, ceux de Braine, de Châtillon et d'Arcis notamment. Vers 1350, dix-sept granges étaient encore exploitées, à Montaon, dont le bâtiment subsiste aujourd'hui, à Longueville, à Monthazin, à Resson, à Villardelle, à Party et à Voisin.

Le nouveau monastère se développa rapidement puisque, dès 1135, l'abbé Humbert entreprit la fondation de Signy, dans le Porcien. Ayant démissionné afin de retourner à Clairvaux, il y meurt en

1148. C'est Gueric qui lui succède à Igny dont il sera le second abbé.

Qui était Gueric ?

Né à Tournai vers 1080, Gueric, avant d'être cistercien, fut assez longtemps « enseignant » à l'école cathédrale de sa ville. Il était devenu écolâtre, selon le vocabulaire de l'époque, dans cette école où lui-même avait été formé. S'il n'était pas « exégète » au sens où nous l'entendons aujourd'hui, il avait une connaissance approfondie de l'Écriture Sainte. Il menait une vie retirée dans une maison proche de l'église, dont il ne sortait que pour aller retrouver ses élèves. Cependant, vers 1125, ayant entendu parler du jeune abbé de Clairvaux, Bernard, il alla lui rendre visite. Et c'est ainsi que, sur le conseil de celui-ci, il entra au noviciat et devint son disciple âgé de plus de quarante ans. Nous ne savons pas grand-chose de sa vie à Clairvaux. Par des bribes de lettres de saint Bernard et par quelques récits plus ou moins légendaires provenant de ses contemporains, nous savons qu'il fut un moine exemplaire, d'une grande pureté de vie et d'une grande humilité. Il demeura à Clairvaux jusqu'en 1138, date à laquelle il fut élu abbé d'Igny. Il atteignait alors la soixantaine. Sa mauvaise santé l'empêchait souvent de suivre la vie commune, ce dont il se plaignait auprès de ses frères. Cela n'empêcha pas l'abbaye de prospérer sous son gouvernement et de faire une seconde fondation en 1148, la première ayant eu lieu au temps de son prédécesseur.

Surtout Gueric enseignait ses moines. Nous avons encore de lui cinquante-quatre sermons pour l'année liturgique qui nous permettent de connaître sa riche et profonde spiritualité. Nous en relèverons deux traits dominants. D'abord, elle tend à reproduire dans les âmes la vie de Jésus ; le Christ en croix est le modèle de

notre vie crucifiée et sa résurrection est cause et modèle de la nôtre. Puis nous avons à partager avec Marie sa maternité par rapport au Christ ; elle désire former en nous son Fils unique et nous donner ainsi naissance jour après jour.

La parole que Guerric adressait à ses moines est encore valable pour nous.

Nous pouvons lui demander de nous en instruire et de nous aider à la faire passer dans nos vies. Guerric est mort au milieu de ses frères le 19 août 1157, après dix-neuf ans d'abbatiate.

En 1889 la Sacrée Congrégation des Rites a concédé au monastère d'Igny et à tout le diocèse de Reims l'autorisation de célébrer l'office liturgique du bienheureux Guerric. Pour sa fête, fixée au 19 août, a été composée l'oraison suivante :

« Seigneur notre Dieu, tu as donné au Bienheureux Guerric
l'humilité, la constance dans l'épreuve
et la grâce de proclamer tes mystères,
qu'il soit pour nous un guide et un modèle
dans la connaissance du Christ,
afin qu'un jour nous puissions communier à ta gloire. »

Élevé au rang de bienheureux, ses reliques sont toujours vénérées à Igny.

Après les confirmations des biens et privilèges de l'abbaye par le comte Thibaud III puis le pape Innocent III dans une bulle du 26 novembre 1199, les donations se font plus rares entre 1270 et 1345. Malgré ce ralentissement, et grâce à la générosité de Gaucher de Châtillon, le monastère peut entreprendre en 1378 la restauration de l'abbatiale. De cette période, l'abbaye d'Igny conserve le souvenir du passage du roi Charles VI qui s'y arrêta le 31 octobre 1380, quelques jours avant son sacre.

Un arrêt royal du 12 janvier 1545 instaure le système de la commende à Igny, et le premier abbé en est Louis de Folligny. À cette date, l'abbaye compte encore soixante-douze religieux, lesquels ne sont plus que onze ou douze au XVII^e siècle. En 1733, l'abbatiale du XIV^e siècle est détruite et remplacée par une nouvelle église dont les travaux sont achevés en 1789. Les six moines qui demeuraient alors à Igny durent partir le 20 mars 1791, tandis que les objets d'art étaient transportés à Reims et le mobilier vendu.

Les bâtiments monastiques, achetés par la famille Raison à la fin du XVIII^e siècle, furent revendus à l'archevêché de Reims le 28 décembre 1875. Le 1^{er} janvier suivant, vingt-trois cisterciens-trappistes venus de Sainte-Marie du Désert (diocèse de Toulouse) s'installèrent au prieuré d'Igny qui redevint abbaye en 1886. Détruite par les troupes allemandes en 1918, l'abbaye fut reconstruite en 1927-1929 et confiée à des moniales cisterciennes, venant de Laval. ■

Sœur Marie-Dominique SEGUIN
Abbaye Notre-Dame du Val d'Igny



Abbaye Notre-Dame du Val d'Igny : Photo : J.-F. Fyot